
Liliane Voyé

Présentation du texte de Georges Balandier « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale »

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Liliane Voyé, « Présentation du texte de Georges Balandier « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale » », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, Georges Balandier, mis en ligne le 28 octobre 2008. URL : <http://sociologies.revues.org/index2203.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association internationale des sociologues de langue française (AISLF)
<http://sociologies.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://sociologies.revues.org/index2203.html>
Document généré automatiquement le 29 septembre 2009.

Liliane Voyé

Présentation du texte de Georges Balandier « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale »

- 1 Paru il y a près de cinquante ans, ce texte intitulé *Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale* s'inscrit d'ores et déjà dans la ligne de ce qui deviendra de plus en plus explicitement le projet scientifique de Georges Balandier et signera l'originalité de son apport.
- 2 L'époque qui voit s'écrire cet article (1961) est celle des décolonisations. Toujours imprégné des expériences du résistant qu'il a été durant la guerre et surtout savant connaisseur de l'Afrique (Sénégal, Mauritanie, Guinée, Gabon, Congo...) où il a longtemps conduit ses recherches (en particulier de 1946 à 1951), Georges Balandier participe alors activement à la réflexion et, durant un bref moment, à l'information officielle de l'action politique visant à concevoir le processus de décolonisation. Déjà il est sensible à la question des mutations. En effet, loin de se limiter à l'étude des aspects traditionnels des sociétés africaines, Georges Balandier a d'emblée, comme en témoignent ses thèses *Changements sociaux au Gabon et au Congo* et *Sociologie des Brazzavilles noires* défendues en 1954, tourné son regard vers les changements, « les turbulences » qui secouent ces sociétés. Cette perspective n'a jamais cessé de traverser ses recherches. Avec le concept de « tiers monde » qu'il invente en 1956 pour souligner les analogies qu'il voit entre les pays africains et le « tiers état », on la retrouvera aussi au cœur des travaux du Centre d'études africaines, qu'il crée en 1957 à l'ÉPHÉ alors qu'il vient de publier *Afrique ambiguë*, ainsi que dans son enseignement à la Sorbonne où il sera élu en 1962.
- 3 L'article proposé ici reflète la situation de ce moment agité, à laquelle Georges Balandier était doublement partie prenante. Et parce qu'il était (et reste) un des plus savants connaisseurs de l'Afrique, et parce qu'il a très tôt pris le risque de prendre parti pour l'indépendance des pays de ce continent, annonçant son invincible engagement pour la démocratie. Témoignant de ces deux fondements, cet article recèle d'emblée la plupart des thèmes majeurs que celui-ci ne cessera de peaufiner tout au long de ses travaux, thèmes qui font la singularité et la richesse d'une pensée toujours en alerte. Il est aussi l'illustration d'une méthode rigoureuse que l'auteur n'a cessé de mettre en œuvre sans complaisance tout autant que sans rigidité, quel que soit l'objet sur lequel porte son regard.
- 4 D'entrée de jeu, le titre de cet article porte en lui une dimension cruciale de la théorie de Georges Balandier puisqu'il y est question de « dynamique sociale ». Pour celui-ci, en effet, « les choses sociales » comme il les désigne dès les premières lignes de ce texte, sont toujours « en mouvement ». Lorsque Georges Balandier écrit cela au tout début des années 1960 et alors qu'il travaille en Afrique, la tradition ethnologique française considère les sociétés traditionnelles comme a-historiques, figées qu'elles seraient dans l'immobilisme des traditions. Certes elle ne nie pas que ces sociétés connaissent certains changements mais elle considère néanmoins que c'est l'invariance, la fixité qui est leur règle. Et elle attribue le peu de désordre, de conflit et de tension qu'elles produisent à la force immobile des mythes qui les gouvernent. Ceux-ci effaceraient le temps historique en atrophiant la mémoire collective et en annulant toute forme de projet par l'anticipation contrainte qu'ils dessinent de l'avenir. « Dès lors, dit Georges Balandier, ceux qui se placent dans cette perspective considèrent que l'ordre des choses ne peut être transformé, que la société ne se produit pas mais se reproduit et que l'individu se règle sur la conformité » (Balandier, 1974, p. 205). Ainsi définies comme a-historiques, autoreproductibles et quasiment dépourvues de tensions, ces sociétés vont, pour

la plupart des ethnologues français de l'époque, être considérées comme des laboratoires de recherche où l'on peut étudier à l'état pur ce qui n'est plus saisissable dans le monde occidental, trop complexe et trop bouillonnant.

- 5 Georges Balandier va mettre cette vision des choses radicalement en question, suite notamment à ses études sur les Fangs, qui lui révèlent, comme il le dit, « le travail historique accompli sans répit par les générations africaines successives » (Balandier, 1997, p. 254), « le travail de la société sur elle-même » (Balandier, 1977, p. 233). Dès lors, sa conviction est faite : « il n'existe pas de sociétés achevées, elles sont toutes en voie de se faire, elles portent constamment en elles le débat et l'incertitude et elles sont toutes ouvertes à l'évènement et aux impulsions qui les lancent dans l'histoire » (*Ibid.*, p. 225), traversées qu'elles sont par les pratiques des acteurs qui, loin d'être en tous points conformes, conduisent des stratégies, rusent, manipulent et contestent.
- 6 Cette démarche, qui met l'évènement, la pratique et le changement en son coeur, débouche en outre sur l'affirmation du caractère approximatif parce que mouvant de toute structure. Georges Balandier s'écarte ainsi tant de la définition marxiste de celle-ci, affirmant le caractère déterminant en dernière instance de l'infrastructure, que de celle du structuralisme qui en fait un modèle d'ordre invariant de la réalité ou encore de celle du structuro-fonctionnalisme qui insiste sur l'existence d'un équilibre qui serait garanti par les valeurs. Pour lui, toute structure est traversée par la dialectique de l'ordre et du désordre et la société est en continuel engendrement, jamais achevée, ce qui l'amène à parler de la « Grande Fabrique Sociale ».
- 7 Cette critique d'une vision dichotomique du monde, opposant les sociétés immobiles de la tradition à celles en mouvement perpétuel de la modernité va par ailleurs conduire Georges Balandier à contester le cloisonnement, jusque-là posé comme étanche, entre ethnologie et sociologie : tandis qu'à la première serait réservée l'étude des sociétés dites primitives où la pérennité de la règle empêche l'histoire de faire irruption, les sociétés occidentales « qui font de l'histoire le moteur de leur développement » (Balandier, 1974, p. 210) seraient le terrain réservé à la sociologie. Georges Balandier récuse avec vigueur ce partage des terrains et plaide pour ce qu'il appelle une « sociologie généralisée » (Balandier, 2003, p. 183) et ce tout à la fois parce que le mouvement est de tous temps et de tous lieux, et parce que « l'exotique » est loin de n'être qu'ailleurs : l'inconnu et l'inédit sont de plus en plus présents ici et maintenant.
- 8 L'importance majeure attribuée au mouvement qui récuse avec force toute forme d'opposition radicale entre tradition et modernité va traverser toute l'oeuvre de Georges Balandier et guider sa pensée de façon permanente à travers le temps – de celui de la fin des colonies à celui de la surmodernité et de la globalisation – tout comme à travers l'espace – des « Brazzavilles noires » aux « nouveaux Nouveaux Mondes » (y compris celui du virtuel), explorés avec perspicacité dans *Le Grand Système* (2001) et dont, dit-il, « nous sommes à la fois les indigènes – nous leur appartenons – et les étrangers – nous y sommes souvent dépaysés bien que nous les pratiquions » (Balandier, 2003, p. 95).
- 9 Si Georges Balandier a ainsi révolutionné l'approche des sociétés et la distribution des tâches scientifiques, c'est en particulier parce qu'il s'est toujours montré attentif aux acteurs sociaux les plus divers qu'il entend saisir dans leur quotidien. L'article reproduit ici en témoigne pleinement puisqu'il est construit à partir de la relation de deux « institutions » – le *bilaba* des Fang et le *malaki* des Ba-kongo – qui l'une et l'autre portent sur « l'échange de dons et le défi du don ». Seule une étude dynamique de celles-ci, dit Georges Balandier, permet d'y discerner les « révélateurs d'une vie sociale en partie cachée et d'un devenir social encore masqué ». Car s'il s'agit là de pratiques rituelles que dès lors d'aucuns jugeraient statiques et au résultat prévisible, « le jeu n'est jamais simple et l'issue ne paraît pas unique : parce que ces institutions comportent des thèmes multiples et complexes, les accentuations varient selon les époques et les conjonctures, les résultats diffèrent selon le calcul des individus et des groupes en cause ». Le *bilaba* et le *malaki* apparaissent ainsi comme des institutions fonctionnant en

- tant que « révélateurs de certains dynamismes économiques, sociaux et politiques [...] ; elles sont sensibles à toute conjoncture qui menace les équilibres établis et elles permettent aux ajustements nouveaux de se réaliser », tant au niveau économique que dans les domaines social et politique. On a donc affaire à des institutions totales dans la mesure où elles jouent sur le tout et en font percevoir le mouvement. Ainsi leur caractère de structure officielle ne réussit-il pas à endiguer les dynamismes qui y sont sans cesse à l'oeuvre et qui induisent des changements.
- 10 L'observation de la vie quotidienne sera une constante des travaux de Georges Balandier, comme le montrent encore très clairement ses récents ouvrages sur la modernité que sont *Le Détour* (1985), *Le Désordre* (1988), *Le Dédale* (1994), *Le Grand Système* (2001) et, au-delà de sa conception différente et de l'évocation par touches du parcours d'ensemble de l'auteur, *Civilisés, dit-on* (2003) qui témoigne largement de ce même souci en référence lui aussi à la modernité/surmodernité. Dans ces différents ouvrages, tout comme il l'a fait antérieurement en Afrique – l'Afrique des gens, comme il y insiste (*Ibid.*, p. 166) –, c'est au quotidien que Georges Balandier traque le mouvement. Le développement des nouveaux modes de tissage du lien social que sont les réseaux, la multiplication des nouvelles technologies d'information et de communication et la technicisation généralisée croissante, la prolifération des signes, les transformations du rapport aux objets, les retours de « la vigueur disciplinaire de la croyance » tout autant que la montée de la « nébuleuse mystique-ésotérique », le souci des corps, la dominance du marchand... : voilà autant d'« objets » parmi d'autres que Georges Balandier explore pour saisir l'engendrement actuel de la société, les forces qui y sont à l'oeuvre et qui ne cessent de la travailler. À le lire, on ressent pleinement la puissance critique du regard qu'il porte sur toutes choses, y compris sur celles que d'autres considèreraient comme insignifiantes alors que lui y décèle des indices de ce qui se trame et oriente le devenir. On y découvre aussi son refus de pratiquer une sociologie « de la pure rationalité » ou du « calcul individualiste », comme il désigne certaines dérives de la discipline, qui « sont défailantes du fait de leur insuffisante attention au désir et aux désirs, à l'imaginaire et à l'intuition, aux passions et à leur violence, aux attentes et à leur insatisfaction » (Balandier, 1994, p. 175).
- 11 Cette exploration des différentes dimensions du quotidien pour y débusquer le mouvement conduit à nouveau Georges Balandier à s'interroger sur le fonctionnement, le rôle et le statut des sciences sociales et humaines, sur les défis auxquels elles sont aujourd'hui confrontées et sur la nécessité de leur évolution. Prises qu'elles sont entre l'attente de les voir remplir une fonction opératoire – celle de l'utilité présente – et leur « vocation » pourrait-on dire qui consiste à « éclairer ce qui s'accomplit en cette période de nouveaux commencements, de mettre en oeuvre une prospective du sens selon la double acception du terme » (Balandier, 2001, p. 227), il s'agit pour elles d'éviter les pièges d'une scientificité apparente, ceux qui pourraient la conduire à « privilégier une lecture techniciste, l'interprétation systémique au détriment d'une connaissance de ce qui se préfigure en des formes inédites et de ce qui s'expérimente continûment dans le champ plus modeste de la quotidienneté » (*Ibid.*, p. 225). S'appuyant sur « une pratique de recherche concrète plus fermement établie et plus féconde » (*Ibid.*, p. 225), il s'agit aussi qu'elles gardent avec fermeté « une part de la liberté qui les rendait créatrices par distanciation, discordance ou dissidence » (*Ibid.*, p. 226) et qu'elles restent fidèles au projet de leurs fondateurs qui se voulaient « explorateurs du social assumant des risques [...], aidant à l'élaboration des visions possibles de ce qui advenait en leur époque » (*Ibid.*, p. 228).
- 12 Si l'affirmation du mouvement et l'exigence de l'exploration minutieuse de la quotidienneté sont deux aspects majeurs et constants de la sociologie de Georges Balandier, une sociologie dont il entend définir le projet sans concession aux modes, on ne peut par ailleurs taire l'attention qu'à travers toute son oeuvre, il accorde au pouvoir et au politique. Le texte « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale », montre ce thème clairement présent dans les deux institutions décrites, le *bilaba* et le *malaki*. On y voit le jeu des rapports sociaux, avec

les rivalités et les alliances, les conflits qui s'engagent et les réseaux qui se forment, les modes d'acquisition du prestige et de l'autorité en référence à la distribution et à la consommation des richesses et à l'organisation de manifestations publiques et de fêtes garanties par le sacré qui est, souligne Georges Balandier, « une des dimensions du champ politique » (Balandier, 1967, p. 137), soit qu'il soit l'instrument de sa légitimité, soit qu'il vienne le contester ou le limiter. On y décèle aussi ses liens avec l'économie et ses jeux ambigus avec la notabilité morale. Mais là encore rien n'est joué d'avance : « un même cadre institutionnel s'accorde aux circonstances et se charge de significations et de fonctions présentant des différences selon la situation à laquelle on le réfère ; il obéit à la stratégie variable des individus éminents et des groupes qui les suivent et la révèle ».

13 Présent de l'une ou l'autre manière dans tous les écrits de Georges Balandier, comme par exemple dans *Le Détour : pouvoir et modernité*, ce thème du pouvoir et du politique est évidemment au cœur de son *Anthropologie politique* où Balandier définit les buts principaux de celle-ci : il s'agit de ne pas lier le politique aux seules sociétés modernes ni à l'existence d'un appareil étatique ; les processus de formation et de transformation des systèmes politiques doivent être étudiés « à la faveur d'une recherche parallèle à celle de l'historien » ; et il convient de conduire une démarche comparative et non de se cantonner à l'examen d'une histoire particulière. Ces points de méthode vont être repris et mis en oeuvre inlassablement, comme le montre encore la réédition et l'actualisation de son ouvrage *Le Pouvoir sur scènes* (2006). Le projet théorique explicite reste identique à ce qu'il était au départ : il s'agit de proposer « une contribution propice à la reconnaissance des éléments symboliques et imaginaires, des processus dramatiques et des jeux d'apparence qui sont à l'oeuvre dans le gouvernement de toutes les sociétés et dans les façons dont celles-ci assument leur présence à l'Histoire » (Balandier, 2006, p. 10). Mais désormais Georges Balandier s'inquiète car il voit « le mouvement des idées, l'épreuve de l'évènement » reconfigurer l'espace politique, en particulier à partir de la progression ravageuse de « l'empire communicationnel » qui envahit tout : « les espaces du symbolique et du sacré, des pouvoirs économique et politique, des savoirs et des savoir-faire et des explorations culturelles. [...] Et le pouvoir découvre que sa légitimité dépend de la capacité des gouvernants à communiquer, à agir sur les facteurs d'opinions » (*Ibid.*, pp. 157-158), opinions qui sont de plus en plus « fabriquées et captives ». Georges Balandier redoute de voir ainsi s'amplifier la fonction politique des images, où la guerre apparaît comme « une variété de jeux vidéo ». Certes, dit-il, « le politique relève de la scénologie, le social également. Il en a toujours été ainsi, mais les techniques de communication actuelles engendrent une progression rapide de l'intensité dramatique, une capacité croissante d'en calculer et maîtriser les effets, de les dévier aussi selon les intérêts en jeu » (*Ibid.* p. 169). Si le pouvoir s'est toujours mis en scène, il le faisait autrefois en temps réel, dans la présence physique de ses « spectateurs » qui étaient alors des participants porteurs de leurs rôles réels, alors qu'aujourd'hui, il s'agit d'un spectacle transmis à distance pour la multitude et qui, empruntant les modèles de la publicité et du *show* – le terme anglais n'est pas utilisé par hasard ni par « trahison » de la langue française – (Balandier ne voit-il pas lui-même les candidats aux diverses élections comme des *rock-stars* ?) – « en appelle plus à l'émotion qu'à la réflexion » (*Ibid.* p. 172). Et le fait de voir le « citoyen-spectateur » – avec la contradiction que contient déjà cette expression – « rendu proche » et physiquement présent par le jeu du face-à-face ou du questionnement direct par le truchement de la technologie, est loin d'apaiser le souci de Georges Balandier : il craint qu'il ne s'agisse là que d'un jeu, d'où l'implication réelle dans le débat politique est absente et qui, de plus, affaiblit la fonction symbolique du politique dont « le détour » par l'Afrique l'a rendu pleinement conscient.

14 Un tel glissement doit mettre en alerte, insiste-t-il, car il pose une question majeure : comment concilier la démocratie et l'envahissement médiatique, alors que l'exercice de l'une est affaibli par les jeux de l'autre ? Avec une telle interrogation, Georges Balandier manifeste une fois

encore sa vision de la sociologie et souligne la « mission » qu'il lui attribue et à laquelle il est obstinément resté fidèle tout au long de son oeuvre. « Elle est un instrument du doute et de la critique, insiste-t-il, et pour cette raison, elle est nécessaire à la pratique de la démocratie effective » (Balandier, 2003, p. 321), une démocratie qui « par essence, doit être vertueuse » (Balandier, 1994, p. 198). Ainsi sans nullement renoncer, loin s'en faut, à l'exigence de rigueur scientifique qu'il entend lui imposer, notamment dans le traitement des faits, Georges Balandier considère que le sociologue ne doit jamais oublier qu'il habite lui aussi le monde social et que dès lors, il ne peut « céder aux séductions théoriciennes qui détournent de l'incommode Sujet historique en le remplaçant par les seules figures nées de l'abstraction et des logiques mises à son service » (Balandier, 1997, p. 409). Tout comme les pères fondateurs de la discipline, il se doit d'être fidèle à certaines valeurs morales, d'avoir un projet de société. Pour ce faire, il importe avant tout qu'il s'efforce d'identifier ce qui se construit et qu'il soit attentif à l'évènement car, insiste-t-il, « c'est par l'évènement que les clôtures sont brisées, celles où les systèmes de pensée rigides enferment la vérité, celles où les croyances intangibles emprisonnent l'espérance, celles où les sociétés closes maintiennent par force l'illusion de leur excellence » (*Ibid.*, p. 294). Fidèle à cette démarche, le sociologue se doit aujourd'hui de garder obstinément en tête deux questions. « Comment parvenir à percevoir, puis à renforcer le lien social dans un monde de réseaux, dans une société de l'information et du multimédia ? [...] Comment reconnaître les processus qui se conjuguent et menacent d'entraîner une nouvelle et néfaste disparition du Sujet alors que le maillage des réseaux définit pour l'individu ce qu'il perçoit et interprète, ce qui informe et fournit la matière de son action et que le pouvoir de construire le social appartient surtout à ceux – minorité détentrice d'un exorbitant privilège – qui ont la maîtrise des réseaux, et donc la production de relations et de significations ? » (Balandier, 2001, pp. 37-38).

15 Ainsi une fois encore, à travers ces questionnements, Georges Balandier se voit acteur dans la société où il vit et qu'il entend contribuer à saisir dans ses incessants mouvements non pas seulement ni avant tout pour faire oeuvre savante mais parce qu'il veut aider à « l'interprétation continue des mutations contemporaines » et à « l'élaboration des visions possibles » (*Ibid.*, p. 228) dans un monde où la sociologie et les sciences sociales en général courent le risque d'être utilisées au service d'un « économique prévalant contre le social » (*Ibid.*, p. 225). Face à cette menace, Georges Balandier s'engage et incite chaque sociologue à faire de même dans « le refus de la passivité. Plus que jamais, dit-il, parce que ce temps est celui de la mutation généralisée, les hommes ont à se produire [n'est-ce pas là, formulée trente ans plus tôt, l'idée de la réflexivité énoncée par Giddens ?] et, ce faisant, à produire une société qui leur soit accordée » (Balandier, 2003, p. 288).

16 Ayant ainsi brièvement et partiellement – partialement aussi peut-être – parcouru l'oeuvre de Georges Balandier à partir d'un de ses articles datant de 1961, on a, je l'espère, pu en montrer l'actualité à travers la constance des thèmes et des préoccupations qui transcendent la diversité et le renouvellement des terrains de recherche et des temps où celles-ci opèrent. Parce qu'ils sont décisifs, quelques termes jalonnent ce parcours de façon insistante. Pour ma part, je retiendrai ceux-ci, qui me paraissent particulièrement centraux. Le mouvement, parce qu'il ne faut jamais perdre de vue que « la production de la société n'a pas d'achèvement » (Balandier, 1994, p. 234). L'évènement, car il est annonciateur de nouveaux commencements et générateur de devenir. Plus que jamais nécessaire dans ces « nouveaux nouveaux mondes » où nous vivons, le détour qui, « par la connaissance des différences du dehors et donc des démarches et postures intellectuelles qui ont permis de la constituer, prépare à reconnaître et à comprendre les différences endogènes » (Balandier, 2001, p. 245). L'insoumission car « l'exercice de la démocratie ne peut s'accommoder d'une adhésion molle qui reste plus celle du spectateur à distance que celle du citoyen actif et partenaire » (Balandier, 2006, p. 12). Tout cela devant être conçu dans le cadre « d'une défense de la liberté et de l'initiative créatrice contre toutes

les formes de conditionnement, d'un ravivement de l'éthique collective » (Balandier, 2003, p. 347). N'est-ce pas là, pour l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française que, depuis le départ, Balandier accompagne et stimule de sa pensée lucide, un programme certes exigeant mais riche de potentialités et qui, par l'insistance qu'il place sur « la recherche de l'inédit » (Balandier, 2003, p. 346) pourrait être porteur d'une nécessaire différence dans « le régime intellectuel » de la discipline.

Pour citer cet article

Référence électronique

Liliane Voyé, « Présentation du texte de Georges Balandier « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale » », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, Georges Balandier, mis en ligne le 28 octobre 2008. URL : <http://sociologies.revues.org/index2203.html>

À propos de l'auteur

Liliane Voyé

Université catholique de Louvain la Neuve, Belgique - dobbelaere.voye@skynet.be

Résumé / Abstract / Resumen

Introduction et mise en perspective du texte de Georges Balandier « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale », initialement publié dans les *Cahiers Internationaux de Sociologie*, volume 30, 1961, pp. 23-34. Reproduit avec l'aimable autorisation des *Cahiers Internationaux de Sociologie*.

Mots clés : histoire des idées, modernité, Georges Balandier, changement

Presentation of Georges Balandier's text « Total social phenomenon and social dynamism »

Introduction and contextualization of the Georges Balandier's article « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale » first published in the *Cahiers Internationaux de Sociologie*, volume 30, 1961, pp. 23-34 and reprinted with the kind authorization of the revue.

Presentación del trabajo de Georges Balandier "Hecho social total y dinámica social"

Introducción y análisis del texto de Georges Balandier « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale », publicado por primera vez en los *Cahiers Internationaux de Sociologie*, volumen 30, 1961, pp. 23-34. Con la amable autorización de los *Cahiers Internationaux de Sociologie*.